

L'ARCHE *Editeur*

Nis-Momme STOCKMANN

Si bleue, si bleue, la mer

Traduit par
Olivier MARTINAUD et Nils HAARMANN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Si bleue, si bleue, la mer

de Nis-Momme Stockmann

Traduit de l'allemand par Nils Haarmann et Olivier Martinaud

L'Arche est agent théâtral du texte représenté.

version du 10 mai 2011

Traduction lauréate de la bourse Theater Transfer (TT) Transfert Théâtral, 2010
et de l'Aide à la création du Centre national du théâtre, décembre 2010.

Remerciements à Pascal Paul-Harang et Leyla-Claire Rabih.

1 – Les Étoiles

Darko : Il y a un jour dans l'année où on voit vraiment bien les étoiles. À un moment en automne je crois. J'ai lu ça dans le métro. Quand exactement, aucune idée. J'arrive pas à retenir quand.

Je ne suis pas vraiment au top dans ma tête. Je bois. Je me fous la tête à l'envers. Je bois tellement que mon cerveau en est retourné. Je bois jusqu'à manquer d'air et bégayer. Je bois tellement que les jours se brouillent. Un gigantesque océan gris foncé d'espace et de temps. Et moi en plein milieu, en train de nager. Boire boire boire.

Je bois de la vodka et je bois du rhum. Je bois de la gnôle. Le matin je bois des mélanges et de la bière. Je bois avec les amis, je bois seul. Je bois en famille.

J'ai fait du karaté, j'ai écouté de la musique, j'ai eu des frères et sœurs. Mais là je bois.

Et sur les écrans, dans le métro, je lis un truc sur les étoiles, je lève les yeux vers l'écran, comme si ça c'était ces putains d'étoiles. Et j'ai le visage ouvert, par l'alcool, et je crois que les gens se disent : ou bien il exprime quelque chose, là, tout de suite, ou alors on lui en colle une.

Et – non mais c'est pas dingue que je puisse me rappeler qu'il y a un jour où on les voit vraiment bien, à un moment en automne, mais que ce jour précis s'envole de ma tête tout simplement. Je suis tellement faible, qu'est-ce que je peux y faire ? Parfois je me la tiens, je pense que je devrais me la bander pour qu'il reste au moins quelque chose à l'intérieur.

Quelque chose d'autre que des questions et le tourbillon des choses. Et la culpabilité.

Et la petite butte près de la haie sur la petite pelouse près du bâtiment K.

Mais rien n'y fait. En rentrant à la maison, j'ai oublié la date. Partie pour toujours. Un gigantesque océan gris foncé.

Il doit y avoir un jour où on voit les étoiles ici. Où elles brillent vraiment. Au-dessus de la cité.

Je raconte ça à Elia. Elia est mon vieux pote de beuverie depuis l'enfance. Il est encore plus grave que moi. Il est carrément à l'ouest. Il a un œil de verre qui te mate à faire peur, parce qu'un jour, pendant une crise de spasmes, il avait un couteau à la main.

Et puis en plus il louche de l'autre côté. Il n'a pas presque plus de cheveux. On ne les voit presque plus. Il a la peau grise. Il est incroyablement maigre. Même s'il achète des vêtements

super étroit, il disparaît dedans. Il a l'air complètement irréel. Comme si ses membres étaient des brindilles. Les enfants, ici, se moquent de lui.

Mais c'est un mec vraiment bien. Quand quelque chose est beau, il peut arriver qu'il ne le supporte pas et que de grosses larmes lui coulent des yeux. Là d'un seul coup il est tout ému, il te prend dans les bras et le monde entier arrête sa danse pour un instant et tout paraît raisonnable et à sa place.

On est planté sur le terrain de jeu de la cité, obstinément vide, il a les cheveux ébouriffés, alors qu'on sent même pas le vent, et il me mate comme une grenouille. Ça met une éternité, avant qu'il réponde.

Elia : Des étoiles ?

Darko : Oui...

Elia : Je comprends pas ce que tu veux dire... Mais y'en a pas ici, hein ?

Darko : Évidemment qu'il y a des étoiles ici...

Elia : Je crois qu'ici il n'y a pas d'étoile. J'ai encore jamais vu d'étoile ici. Et toi ?

Darko : Oui bon c'est à cause de ce putain d'éclairage dans la cité.

En effet les jours sans lune, le ciel est des fois presque noir. Un maigre ruban pourpre flotte seulement alors au-dessus de la cité.

Darko : Enfin bon. Alors tu trouves pas ça bizarre qu'on voie jamais les étoiles ici ?

Elia : Je crois qu'il y a pas d'étoile ici.

Darko : Elia, c'est obligé qu'il y ait des étoiles... Donc... C'est obligé qu'il y ait des étoiles...

Il y a quelque chose qui travaille chez Elia, comme dans une caisse enregistreuse. Ça crisse, ça siffle, ça bouillonne. Puis la pupille de son œil droit se fige et il dit ce qu'il dit toujours dans ce genre de situation.

Elia : Hé. Tu peux regarder s'il me manque pas une dent là au fond. Parce que là je sens plus rien du tout dans la bouche.

À part Mok, Elia est le seul ici avec qui je peux avoir une conversation.

Il y a longtemps que mes parents sont morts. Mais leur corps est encore en vie. À 300 mètres d'ici à vol d'oiseau. Mais leur âme appartient au Roi Alcool.

Mes frères et sœurs sont partis. Partis d'ici. Des fois je me surprends à dire ça pendant tout un trajet de métro :

Partis, partis, partis, partis, partis, partis, partis, partis, partis, partis, partis, partis, partis.

Partis d'ici – là où les gens s'imaginent que les étoiles n'existent que dans les contes. Je veux juste partir d'ici. Et tout oublier.

Darko : Alors il y a un jour... où on les voit vraiment bien.

Silence

Tu sais pourquoi elles sont si importantes pour moi Elia ?

Elia ne capte déjà plus rien. Ah Elia – comme j'aurais bien aimé te dire ça, j'y serais arrivé, c'est sûr, c'était un moment comme ça.

Et peut-être que ça t'aurait consolé. Si ça t'apporte quelque chose d'être consolé.

Darko : Je les verrai, Elia.

2 – La cité

Quant aux gens d'ici – c'est vite vu :

Ils habitent ici, ils vivent ici. Ils déplacent leurs corps foutus à travers les rues foutues. C'est ici qu'on fait ses courses, c'est ici qu'habitent les familles et les amis, c'est ici qu'on travaille. On n'a jamais besoin de déplacer son corps autre part. Toujours ici. La cité – un gigantesque cercueil en béton armé. Jamais d'étoiles dans le ciel. Donc il n'y a pas d'étoiles. Ils sont comme ça. Des humains quand ils arrivent, ils en ressortent fous, seuls et déchirés. Ils sont comme ça. Tous.

Ici dans l'immeuble, il y en a un qui reste planté toute la journée au coin. Été comme hiver. Bâtiment C. À côté d'un peuplier. Lorsqu'une femme sort de l'immeuble, il crie

Dingue : Tu baises, tu baises, tu baises, tu baises, tu baises, tu baises, tu baises, tu baises, tu baises, tu baises, tu baises, tu baises

Ou alors

Dingue : Salope, salope, salope, salope, salope, salope, salope, salope, salope, salope, salope

Quand c'est un homme qui sort :

Dingue : Je vous souhaite une bonne soirée.

Ou bien « journée » ou un truc du genre.

Quand c'est un couple qui sort, il subit les supplices de l'enfer. Comment faut-il qu'il se comporte ?

Dingue : AARGH.

Pour moi, c'est pareil. La vie, c'est mon couple. Je suis pris entre l'idée d'évasion – me barrer d'ici, vite, vite, peu importe comment – et l'idée du suicide.

Dingue : salope, salope, tu baisses, tu baisses

Histoire de se dégager de la force de gravité du conformisme de la cité.

Alors que

Dingue : Bonjour monsieur,

C'est raccord avec la cité – exactement comme le suicide.

Les gens ici n'arrêtent pas de se suicider. En permanence, des patrouilles de police, gyrophares allumés, s'arrêtent devant des flaques sanglantes. Dans les logements sociaux, se jeter dans le vide est naturellement la voie préférée en raison des données physiques.

C'est con, quand on vit à la campagne, on n'a que des fusils de chasse et des couteaux pour se foutre en l'air. Là, évidemment, passer à l'acte semble à première vue plus difficile et peut-être qu'on reste accroché beaucoup plus longtemps que prévu à cette vie qu'on ne veut pas. On hésite à passer à l'acte aussi parce qu'évidemment, ça en fout partout.

Si on saute n'importe où, alors on saigne à l'intérieur. Mais pour ça – oui bien sûr – faut se jeter dans un pré.

Les logements sociaux. Structurés pour que tout se passe plus facilement, et donc le suicide. Tout est fonctionnel. Là on se rend bien compte que ce sont les difficultés qui rendent la vie intéressante.

C'est la force de gravité du conformisme de la cité.

Ils sont comme ça. Tous.

Que je me disais.

Et puis ce fameux jour. Je me réveille le matin. Je veux attraper ma couette et je me rends compte qu'il n'y a pas de couette, mais un buisson d'épines car j'ai passé la nuit dans une haie de troène et bizarrement j'ai un coupe-ongles dans la main et je pense – maintenant ça suffit –, et je descends à la buanderie et je déroule une de ces cordes à linge en plastique jaune – ce qui est difficile, putain, et je m'attache à l'un des bouts même si l'autre bout est encore attaché au crochet de fer – putain j'arrive pas à le détacher – une corde parce que je ne peux pas attendre ou parce que j'ai peur que mon idée ne m'échappe. Je gueule parce que j'arrive pas à détacher l'autre bout, mes mains tremblent parce que je n'ai pas encore bu, et elles sont pleines de sang à cause des troènes. Comme par hasard j'ai un coupe-ongles sur moi et j'essaie de couper la corde à linge. Mais de quoi ça doit avoir l'air. Vite, vite, avant que ma

décision ne m'échappe. Ça marche pas. Les ciseaux se pètent. Est-ce que je vais arriver sur le toit ? Non. Je gueule et je tire sur la corde. Je pleure aussi. J'ai la rage. Il y a des femmes turques tout autour de moi et une douzaine de gosses turcs du voisinage.

Putain de merde, putain de merde. Quand est-ce qu'un truc pareil va encore m'arriver ? Vite vite vite.

Darko : Putain de pisse de merde de branle de baise à chier.

Et puis la voilà.

Mok : T'as besoin d'aide ?

Pas un mot qui sort. Je suis détruit, abattu. Je me fous de tout.

Mok : T'as besoin d'aide ? Tu veux la corde à linge ?

Darko : Nan je veux écrire une carte postale à mon oncle qui habite au bout du monde.

Mok : Mais tu trembles.

Darko : Oui oui.

Mok : Tu veux que je t'aide ?

Darko : Nan – j'ai plus besoin de la corde.

Alors elle me regarde. Et puis elle dit.

Mok : Merde.

Et là je la regarde. Je veux dire que là je la *regarde*. Et je pense

Darko : Nan, ça va

Et alors tout a changé.

3 – Norvège

Bon, maintenant je vais lui dire.

Darko : Mok

Mok : Quoi ?

Darko : Nan rien.

Mok : Ya bien quelque chose.

Darko : Bah. Euh... Chais pas.

Je me dis : je ne peux pas lui dire ça. Jamais jamais jamais.

Darko : Tu fais du ski toi ?

Mok : Nan – toi ?

Darko : Avant.

Mok : J'ai toujours voulu aller en Norvège.

Darko : Ah oui ? Pourquoi ?

Mok : Qu'est-ce qu'il t'est arrivé aux yeux ?

Darko : Tu veux dire quoi ?

Mok : Ben, ton truc aux yeux.

Darko : Mais tu veux dire quoi ?

Mok : Hé – tu te fous de ma gueule ?

Darko : Non – tu veux dire quoi ?

Je pose la bouteille. Moi face au miroir. Il est 17 heures, c'est pour ça que là j'ai à peu près ma dose et je mets des plombes à comprendre que mes yeux n'ont rien du tout. Hein ? Bon alors maintenant :

Darko : Mok ?

Mok : Oui ?

Putain putain putain

Darko : Nan rien.

Silence

Mok : T'aimes bien aller au zoo ?

Darko : Au zoo ?

Mok : Au zoo.

Darko : Euh. Nan. Ou je sais pas...

Mok : Si tu crois qu'aux Caraïbes ou à Malibu la mer est bleue. Ha ! Seulement sur les cartes postales mec. Tu sais où la mer est vraiment vraiment bleue ?

Darko : Nan.

Mok : En Norvège.

Silence

Mok : Faudrait qu'on aille au zoo un jour ensemble.

Darko : Au zoo ?

Mok : Oui tu sais pourquoi ?

Darko : Nan.

Silence. Elle regarde par la fenêtre.

Darko : Euh, pourquoi ?

Mok : Ben regarde.

Darko : Hein ?

Je regarde dehors.

Mok : Putain, mais qu'est-ce qu'ils ont tes yeux ?

Argh. Je comprends plus rien. Mok, t'es une tempête. Tu me fais tourner la tête. J'ai le tournis. Je ne sais plus rien du tout. Est-ce que ma tête est encore sur les épaules ? S'il te plaît arrête. Non s'il te plaît continue. S'il te plaît.

Mok : Tu sais ce que j'ai ?

Mok a quelque chose qui vaut incroyablement cher ici.

Mok a une mission :

Mok : J'ai une mission.

C'est pour ça qu'elle est ici.

Mok : C'est pour ça que je suis ici.

Là elle me regarde droit dans les yeux.

Mok : Tu connais le vieux Meese ? D'en face.

Darko : Ah celui des témoins de Jéhova. Celui avec la femme, celle en fauteuil roulant...

Mok : Lui exactement.

Darko : Oui.

Mok : C'est à cause de lui que je suis ici...

Darko : C'est à cause de lui que tu es ici ?

Mok : Oui.

Darko : Pourquoi ?

Mok : Mais qu'est-ce que t'as aux yeux ?

Darko : Hé, je...

De nouveau je pose la bouteille. De nouveau face au miroir. De nouveau rien.

Mok : Je te montre quelque chose. Tu veux que je te montre quelque chose ?

Darko : Oui

Mok : On ne rit pas, pas d'apitoiement.

Elle enlève son pull détendu. Les aisselles pas rasées. Elle enlève son débardeur. Elle est nue. Comme ça tout simplement. Et je pense. Oh putain. Oh putain. Quelle beauté. Elle n'a pas honte du tout. Comme ça là.

Mok : Tu vois ça ?

Darko : Oui... Qu'est-ce que c'est ?

Mok : Oui qu'est-ce que c'est ?

Complètement idiot. Je dis :

Darko : Des cicatrices.

Elle siffle admirative.

Elle a absolument aucun problème avec sa nudité. Elle me regarde. Elle est tellement pleine de dignité et de fierté et avec une étincelle de défiance. Elle est si absolue. Et pour la première fois je me dis, il y a quelqu'un ici plus fort que le fer, plus fort que le béton, plus fort que l'acier et que tout ici. Mok. 19 ans. Prostituée de la cité. Ça brille et ça rayonne. Un putain de morceau de ciel.

Mok : Il ne faut pas me regarder comme ça. Avec ces yeux.

Et puis elle se rhabille. Et je regarde par la fenêtre et tout est comme avant.

Je veux demander comment c'est arrivé.

Elle dit juste

Mok : Oui...

Et une flamme lui passe devant les yeux.

Mok : D'abord Meese. Puis direction la mer. La mer si bleue, si bleue.

Silence

Est-ce que tu as un rêve ?

C'est arrivé. L'univers a tourné de telle façon, le monde s'est penché vers moi de telle façon que je peux le dire. J'y suis invité. Je me tiens seul face à la porte ouverte. Si j'arrive pas à le dire maintenant alors jamais. Je dois le dire. Je dois je dois. Je le dis.

Darko : Euh. En fait, ...

Silence

Nan... Quoi comme rêve ?

Mok me prend dans les bras et dit :

Mok : Demain on va au zoo, ok ?

Je regarde par la fenêtre et je me dis :

Fais chier fais chier fais chier fais chier

Et :

C'est le plus beau jour de ma vie.

Plus tard je raconte ça à Elia :

Darko : Tu trouves pas que Mok est hyper belle ?

Il me mate comme une grenouille. Ça dure une éternité avant qu'il réponde.

Elia : C'est qui Mok ?

Darko : Nan mais Elia. La fille qui est toujours posée bâtiment F.

Elia : Euh.

Darko : Tu l'as au moins rencontrée trois fois. Et j'te parle tout le temps d'elle...

Elia : Ah.

Darko : Elle veut se casser. En Norvège...

Elia : Ah.

Darko : Peut-être que je pars avec. Me casser loin d'ici.

Elia : Te casser ? Pourquoi.

Darko : Pourquoi ? Elia – *pourquoi* ?

Silence. Ça siffle. Ça crépite. Ça bouillonne.

Elia : Hé, je crois qu'en dormant je me suis trop gratté la tête. Mais ça saigne – tu peux regarder ?

4 – Foutu (s)

Tout à l'heure j'ai dit qu'il y avait seulement Elia et Mok avec qui je pouvais réellement parler. C'est pas du tout ça. Il y a encore quelqu'un d'autre. Que j'oublie toujours. Parce qu'en fait on ne parle pas vraiment ensemble. Ulrike, la sœur d'Elia. C'est toujours moi qui lui parle à Ulrike. Elle ne décroche pas un mot.

Ulrike est amoureuse de moi. Elle a seulement quatorze ans.

Je *crois* que Ulrike est amoureuse de moi. Ou de ma dépression. Elle est pendue à mes lèvres. Bien qu'il n'en sorte rien d'autre qu'une haleine pestilentielle. Mais c'est bien là le signe le plus évident qu'elle est amoureuse de moi.

Comme elle me fait de la peine. On peut même entendre depuis le hall quand son père lui fourre son vieux truc pourri. Ça grince et ça chauffe. On dirait que l'immeuble va exploser sur le champ. Sous la pression, sous l'injustice.

Elle est si petite. J'ai parfois peur, elle pourrait se briser par le milieu. Rien qu'en se tenant debout. Elle n'est pas du tout faite pour ce monde. Que quelqu'un ait pitié et lui torde le cou. Ces yeux tristes.

Ulrike et moi on est des fois sur le toit, on fixe le ciel en fumant. Elle ne dit jamais un mot. Une fois ça lui a presque brisé le cœur quand je lui ai parlé de Mok. Ça se voyait. Je veux dire le moment où son cœur s'est brisé. Qu'est-ce que je dois faire Ulrike ? Est-ce que je dois te tuer. Te pousser du toit ? Mais dis quelque chose.

Darko : Ulrike – tu es foutue.

Ulrike me regarde de ses grands yeux.

Darko : Si tu buvais un peu, tu tomberais peut-être du toit accidentellement.

Ulrike me regarde.

Darko : Je t'aime bien Ulrike.

Elle sourit. Elle est heureuse.

Darko : Mais c'est Mok que j'aime.

Krrr. Ça s'est passé là. Je lui donne une cigarette. Elle transpire bien qu'il fasse assez froid. Elle veut sourire. Ça marche pas. Son moteur est foutu maintenant. Tout ça, son père, le silence des gens, la cité l'ont usée jusqu'au point de rupture. Et ensuite c'est moi qui l'ai foutue en l'air.

Le même jour :

Mok : Faut qu'on se casse.

Darko : quoi ?

Mok : Faut qu'on se casse.

Darko : Pourquoi ?

Quel con. « Pourquoi » – oh mec.

Mok : Ici ils sont tous plus ou moins foutus.

Darko : Qu'est-ce que tu veux dire ?

Quel con. « Qu'est-ce que tu veux dire ? » – oh mec.

Mok : Ben regarde autour de toi.

Darko : N'importe quoi.

Énumération rapide

Akim, anus artificiel.

Warze, en passant par-dessus la clôture de la cité, s'est arraché les testicules, c'est bien con parce que : le portail était ouvert.

Broda, 4 doigts en moins, depuis le 1^{er} janvier 2003.

Lulu, il lui manque trois doigts de pied, parce qu'une fois elle s'est endormie le pied dans le congélateur.

Et Zef est complètement out, malheureusement encore en vie, bien que lors d'un accident de tronçonneuse il se soit enlevé de grandes parties du cerveau.

Un tas d'autres gens que je connaissais sont morts. À la bonne heure parce que morts *de bonne heure*. Soit d'incompatibilité à vivre, soit d'accidents de beuverie. Il y a un petit canal

glacial qui coule ici au bord de la cité. Ouais sympa, tu veux juste pisser vite fait et le lendemain ta propre mère doit aller t'identifier à la morgue avec des crottes de chien plein la bouche et gonflé comme un pied de retraité après un bain de pied prolongé.

Mok : Mais toi aussi.

Darko : Et alors ?

Mok : Et alors on continue comme ça ou quoi ?

Une fois, bourré, je suis tombé sur les rails. Me suis sorti de là. Je sais pas comment. Tout le trajet pour rentrer avec sûrement un pied cassé. J'ai rien capté. J'étais tellement bourré. Le lendemain j'avais le pied tout bleu. Et direction l'hôpital.

Darko : Alors qu'est-ce que j'ai au pied ?

Médecin : Combien vous buvez au juste ?

Darko : Hein ?

Médecin : Par jour.

Darko : Aucune idée.

Médecin : Allez à peu près.

Darko : Vraiment aucune idée.

Médecin : Faites une estimation.

Darko : JE SAIS PAS.

Médecin : Plus de 2 litres de bière par jour ?

Je pouvais pas le dire. Tellement que les jours s'effacent et que je perds mes dents. Qu'est-ce que j'en sais... Je nage dans un océan – d'espace et – de temps...

Darko : Oui, plus de 2 litres de bière par jour. AUCUNE IDÉE.

Médecin : Vous êtes quelqu'un d'intelligent pourtant... Pourquoi vous vous foutez en l'air comme ça ?

Je me demande pourquoi il dit ça. Ça fait juste encore plus mal.

Médecin : Vous avez une septicémie. Au pied. Votre système immunitaire est affaibli par l'alcool. Ce qui empêche un rétablissement rapide. Vous devez tout de suite arrêter de boire. Sinon... Qu'est-ce que je peux dire... Après ils ont amputé le pied. Nécrose...

Depuis je boîte comme un pirate à travers la cité. Les enfants se moquent de moi.

Les enfants :

Darko Darko jambe de bois

Darko Darko attrape-moi

Et d'autres merdes aussi peu inspirées.

Ils ont peur de moi. Mais n'importe connerie leur fait peur. Car : ils sont foutus.

Ici il y a toutes les sortes de peur –

Ceux-là ici :

Chrétiens : Les homosexuels sont possédés par le démon.

De ceux-là, y'en a beaucoup :

Témoins de Jéhova : (Ding Dong) : Bonjour. On peut entrer un moment ?

Il y en a des comme ça :

Membres des sectes : Écoutez, écoutez. Dans 10 ans, la lune entrera en collision avec la Terre.

Il y a même ceux-là :

Satanistes : In nomine dei nostri Satanas introibo ad altare Domini Inferi. Ad eum qui laetificat meum.

Ceux-là récemment ils ont attiré un garçon de 8 ans qui jouait sur le terrain de jeu. Ils l'ont ouvert. En ont mangé un petit bout. À peine quoi ! Après ils se sont sentis mal. Oh mec – à quoi ça rime...

Les logements sociaux tendent vers la spiritualité à la mesure de leur propre délabrement. Les gens pensent que ça peut les rafistoler. Et : plus les gens vivent les uns sur les autres, plus ils espèrent que quelque chose les rendra singulier.

Pourquoi ils iront au ciel, eux, alors que le voisin, qu'on entend toujours si bruyamment regarder son magazine à la télé, lui, il ira en enfer. Paranoïa préventive. Vient du fait qu'ils sont foutus.

Mok : Regarde dehors. Mais regarde-moi toute cette merde.

Darko : C'est leur faute à eux.

Mok : Alors c'est de ta faute à toi aussi.

Darko : Oh Mok.

Mok : Viens prends moi dans tes bras.

Et puis je la prends dans mes bras et pendant un moment j'oublie tout. Le truc avec mes yeux. Le truc avec mes parents. Mon rêve et comment il est inaccessible. Mes douleurs. La boisson. À quel point je suis foutu et tout ça ici. Et le plus important – pour une seconde merveilleuse la poitrine libérée – j'oublie la culpabilité.

Le soir j'en ai parlé à Ulrike.

Darko : Tu sais Ulrike. Ici on n'est pas en Afrique, on n'est pas en Amérique du sud. On est en Allemagne ici. Et malgré ça on est pauvre et idiot. On est perdu. C'est prévu comme ça. Par les architectes, par la politique. Prévu de telle façon qu'on doive se perdre. Ils pensent :

Darko avec la voix d'un responsable qui pense : Ils sont déjà perdus. Ils doivent dégager de la route. Partir où on ne peut plus les entendre quand ils se plaignent. Il faut rassembler tous ces perdus dans une zone où ils ne soient plus au travers de la route et où ils ne nous dérangeront plus dans nos vies.

Darko : Mais c'est pas comme ça. La plupart sont des hommes quand ils arrivent. Seulement s'ajoutent ici la méfiance, la pauvreté, l'étroitesse et la proximité. Ici c'est un camp. Une machine. Qui rabote et rabote et rabote. Et arrive un moment où les hommes ont pris la bonne forme et s'emboitent comme des cubes dans les bonnes cases.

Oui Ulrike.

J'ai aussi raconté ça à Mok aujourd'hui.

Et puis Mok a dit : Allez prends-moi dans tes bras. Et alors je l'ai prise dans mes bras et c'était le plus beau... Je veux dire, je ne me suis jamais senti comme ça : bien, libre. Apaisé.

(à lui-même) Connard, t'es foutu.

5 – Le zoo

Putain mes yeux. De plus en plus de gens m'en parlent ces derniers temps. Mais bordel qu'est-ce qu'ils ont. Je crois que je deviens fou. Ou que le monde devient plus fou. Je veux parler de ça avec Mok. Tout ça commence à me rendre nerveux.

Je la rencontre sur la petite pelouse, bâtiment C. Elle a des jumelles autour du cou. Elle porte des fringues de camouflage et bizarrement elle est assise dans un vieux wok. Je m'avance vers elle en trébuchant. Je m'apprête à faire sortir de la bouche un « Hey Mok » bien cool, là je suis comme frappé d'un éclair et je dis :

Darko : Mok. Je t'aime.

Et elle dit, sans quitter ses jumelles.

Mok : Je t'aime aussi.

Comme ça, comme si c'était la chose la plus évidente du monde.

Et moi :

Darko : Euh... alors... euh...

Et alors Mok :

Mok : Viens on va au zoo.

Et elle baisse ses jumelles. Derrière, quelqu'un traverse la cité vide en poussant sa femme dans un fauteuil roulant. Meese. Et elle me passe la main sur mon front poisseux.

Et je la prends par la main. Et voilà que pour la première fois depuis un an ou plus ou j'en sais rien, je sors de cette cité. On part au zoo en bus. Je suis heureux. Et quand je suis heureux, je bois. Déjà à l'entrée, je suis tellement bourré qu'on a des problèmes. Ils veulent pas nous laisser rentrer.

Darko : Je vais vomir.

Mok : Tout à l'heure, dès qu'on sera à l'intérieur.

Darko : Maintenant.

Mok : Tout à l'heure. Regarde le ciel.

Je regarde le ciel. Mais c'est encore pire.

Darko : Mais c'est encore pire, Mok.

Mok : Alors regarde en bas.

Je regarde en bas et je dégueule une grande gerbe. Deux fois, trois fois, quatre fois. Comme c'est con : le type de l'entrée vient vers nous et se place de telle façon que ça éclabousse ses chaussures. Mais il le fait exprès. Pour pouvoir s'énerver. Pour pouvoir nous virer.

Type de l'entrée : Pu-tain de merde.

Mok : On ne s'énerve pas. Il a une gastro. Ça vous est déjà arrivé, non ?

Je dégueule encore. Je commence à trembler. Faut que je boive quelque chose tout de suite. La main dans ma poche intérieure, j'en sors la bouteille. Je peux pas faire autrement, désolé Mok.

Type de l'entrée : Hé – Dégagez d'ici immédiatement.

Mok : Comment je peux vous expliquer. Attendez : c'est très important pour nous. S'il vous plaît, laissez-nous entrer. On ne fera rien de mal. On va bien se tenir. On veut juste entrer. C'est très important pour nous. S'il vous plaît. C'est pas grand chose qu'on vous demande. S'il-vous-plaît.

Et puis on regarde les animaux de dehors.

Darko : Merde.

Mok : Quoi

Darko : Jamais jamais plus jamais on nous laissera rentrer quelque part.

Elle pose sa tête sur mon épaule. Elle m'embrasse sur la joue.

Mok : Hé on voit vachement mieux d'ici. On n'a même pas envie d'entrer.

Darko : Désolé.

Mok : Mais tu y es pour rien.

C'est une question complexe. Je me mets à ruminer. Au-dessus du mur je vois apparaître la tête d'un ours brun. Je le regarde et je me dis : tiens, il doit se dire la même chose. Et tout à coup je pige ce que Mok veut dire. Pourquoi il fallait qu'on aille au zoo.

C'est clair tout à coup.

Et je me rends compte : Mok est pleine de sagesse. Pleine de sagesse et de tact. Elle en sait plus que moi. C'est comme gagner au loto. Qu'elle soit ici. Et qu'elle soit comme elle est. Et ici, dans la cité. C'est une putain de chance. Peut-être que j'y arriverai avec toi, Mok. T'es mon prophète. T'es une étoile filante, Mok, qu'est tombée du ciel. Il n'y en a pas d'autre comme toi. T'es merveilleuse. T'es ici. T'es un rêve.

Et t'as tellement raison, t'as tellement raison.

Et ce moment est magique.

Darko : Tu sais de quoi je rêve, Mok ?

Mok se tait. Elle ne veut pas faire éclater la bulle de savon. Je marche comme dans un rêve.

Darko : Faut oublier.

Silence

Mok : Mais tu oublies toujours quelque chose.

Darko : C'est pas ce que j'veux dire.

Silence

Toi, oublie Meese.

Silence

Tu vois ?

C'est la première fois que Mok ne sait pas quoi répondre.

Mok : Tu sais quoi ?

Darko : Nan, quoi.

Mok : Une fois, j'ai lu que c'était en Norvège qu'il y avait les étoiles les plus brillantes. Du monde entier.

Silence.

Et là-bas la mer est bleue. Bleue. Si bleue. Un bleu comme t'en as jamais vu.

Darko : Mok ?

Mok : Oui.

Darko : Pourquoi c'est si important pour toi que la mer soit bleue.

Mok : Pourquoi c'est si important pour toi qu'on puisse voir les étoiles ?

En fait je suis pas capable de dire la vérité. Ça me rend tellement triste. Et si c'est pas à toi. Alors à qui et quand ? Je mens et dis :

Darko : Je ne sais pas.

Et Mok dit

Mok : Alors je ne sais pas non plus.

6 – La tombe

Merde, j'arrive pas à y croire, je le fais. Je le fais. Je fais croire que c'est la chose la plus normale du monde. Je balance quelques pierres dans le canal, je salue les potes, j'embrasse Mok sur le front puis je prends sa main et lui montre l'endroit.

Darko : Tu vois là-bas, le petit morceau de haie près de la pelouse. Près du bâtiment K ? Il y a une petite butte.

Mok : Oui

Darko : Elle est là. Je l'ai enterrée.

Mok : Quoi ?

Pff jusqu'ici ça allait encore bien.

Darko : Ben euh...

Mok : T'as enterré quoi là-bas ?

Là ça devient plus difficile.

Darko : Euh. Oui... Alors...

Merde, argh, bon dieu qu'est-ce qui m'arrive.

Darko : Ça je peux pas te le dire

Mok : Euh... Darko. Là ça commence à...

Darko : Je veux dire : pas encore.

Mok : Pas encore ?

Je peux comprendre que Mok le prenne de travers. Il arrive des tas de merde dans la cité.

Darko : Je veux d'abord que tu rencontres quelqu'un.

Ici, à l'endroit même où nous sommes, sur la dalle du bâtiment C par exemple, là où il y a cette tâche foncée, c'est là que Madame Jenowitsch a brûlé. Pendant qu'elle dormait, son mari lui a foutu le feu. Plus tard, au tribunal, il a dit qu'en fait, il voulait l'assommer avant, mais qu'en fait, il avait oublié. Je crois que c'est son avocate qui lui a conseillé ça. Et effectivement, le juge a cru ce qu'il disait. Parce que vraiment, c'est un pauvre légume. Et il a pas pensé aux conséquences, tout simplement.

Monsieur Jenowitsch : Vieille salope. D'abord lui mettre le feu, puis voir après.

Madame Jenowitsch est sortie en courant. Elle a descendu tous les escaliers jusqu'en bas de l'immeuble. On pouvait l'entendre hurler à un kilomètre à la ronde. Ça faisait une gigantesque colonne de fumée en forme de cône. On pouvait la voir en ville et même la sentir dans les caves. Je l'enviais dans un certain sens. D'une part c'était fini pour elle, là, en bas, et d'autre part, elle mettait fin à sa pauvre existence en dansant sur les toits.

Mok : Que je rencontre quelqu'un ?

Darko : Oui.

Silence

Ma mère.

Mok : Ta mère ?

Darko : Oui

Mok : Je croyais qu'elle était morte...

Étrange, on n'en a jamais parlé.

Darko : Nan – c'est pas vraiment ça.

L'histoire avec Madame Jenowitsch n'est pas un triste cas isolé. Les journalistes guettent dans leurs voitures devant l'entrée de la cité. Ils savent qu'ici c'est un écosystème de perversion avec exactement les bonnes conditions climatiques.

Il y a quelqu'un comme ça ici qui a un hobby tout à fait marrant. Il note les délits les plus vicieux sur une petite plaque de cuivre à l'entrée de la cité. Avec les dates et tout. Les flics l'ont déjà décrochée deux ou trois fois, à chaque fois il l'a raccrochée, puis ils ont fini par la

laisser à sa place. Bien souvent les gens qui font des saloperies vicieuses comme ça ne sont pas tout seuls, mais à deux, à trois. Je me demande toujours comment ça commence, comment ils se trouvent...

Femme : Oookay. Hi hi. Olala c'est con alors.

Homme : Tu la craches ouais.

Femme : Okay okay okay

Silence

Alors : j'trouverais ça génial si tu m'éjaculais dans le dos.

Homme : Ah bon ? Ben, ça peut se faire, pas de problème.

Femme : Hi hi, c'est con alors, que ça... qu'est-ce que ça a du mal à sortir. Bon allez après tout... Et puis... - Okay à toi maintenant.

Homme : Je sais pas.

Femme : Bah vas-y.

Homme : Je sais pas, ça m'est vraiment.

Femme : Alors vas-y.

Homme : D'accord

Silence

Homme : Alors j'trouverais ça génial...

Si tu me coupais le pénis, voilà c'est dit.

Deux petits extraits de la plaque :

Michi et Klaus, petit couple gay, très charmant. Brodi, un petit garçon, qui habitait en dessous de chez moi, a été enlevé. On l'a abusé pendant des semaines. Puis comme s'ils voulaient oublier tout ce qu'ils lui ont fait, ils l'ont laissé dans le coffre de leur Opel Record – couleur rose, restaurée avec amour –, au bord d'un petit bois. C'est là qu'après des souffrances inouïes et une peur atroce, il est mort de soif.

Michi : Qu'est-ce qu'on fait maintenant Klaus ?

Klaus : Tout va bien se passer chéri. Regarde-moi... Tout va bien se passer. Okay ?

Michi : Okay...

Klaus : Je t'aime Michi.

Klaus est allé chercher la voiture et, pendant encore une semaine ou un truc du genre, il s'est balladé avec le cadavre de l'enfant à l'arrière. Il a fait attention dans les virages pour que ça ne fasse pas trop de bruit. Il n'a pas été chercher plus loin. Au tribunal, ils ont certifié tous les deux que ce n'était pas du tout leur intention. Que ce n'était pas du tout leur intention...

Très Brièvement encore un extrait : pendant 20 ans Manfred a volé les jambes des mannequins en vitrine sur lesquelles il se masturbait. Mais un jour ça ne lui a plus suffi. Je vous laisse deviner la suite.

Peut-être qu'un jour quelqu'un viendra dans la cité et la regardera, la plaque, et posera des questions.

Darko : Je sais quel effet ça doit te faire tout ça Mok.

Là elle va tourner les talons et s'en aller. C'est fini. Fini le rêve. Tout de suite. Direction la cave. Dérouler la corde à linge en plastique jaune. Cette fois j'ai même pas de coupe-ongles sur moi. Oh la la. Oh la la. Pourquoi j'ai pas fermé ma gueule. Pourquoi j'ai pas laissé ça me ronger de l'intérieur. J'aurais dû –

Mok : Lundi, okay ?

Darko : Euh... oui Mok... quoi ?

Silence

Mok : Ou ça va pas lundi.

Darko : Nan...

Mok : Qu'est-ce qui t'arrive ?

Darko : Rien.

Mok : Pff.

Darko : Tout va bien.

Mok : Mais tu trembles grave.

Darko : Ah bon ?

Mok : Et tes yeux...

7 – Ulrike

Une meute d'enfants apparaît par derrière. Ils portent de petites valises de médecin et jouent à des choses impudiques. Au milieu de la pelouse, de petits nez de médecins coulent sur des petits corps de patients nus. Et tout ça dans cette froideur de merde. Sur l'une des valises est marqué : « celui qui regarde dedans est un handicapé ». J'ai l'impression qu'ils sont de plus en plus nombreux. Bien que beaucoup d'entre eux disparaissent ou sont trouvés étranglés dans des cimetières et des parcs. Un tas d'enfants allemands. Morveux. Restent entre eux. Et déjà à 3 ans ils crachent par terre devant les turcs et les russes. Le matin des crânes rasés poussent des landaus à travers la cité. Fringues de camouflage, rangers et une bière dans la main droite. Maintenant ils nous regardent.

Enfants : Mok a des bobos partout, Mok a des bobos partout.

Putain d'enfants de merde. Qu'est-ce que je fais ? Je me dévisse la prothèse et je leur balance dessus. Ils en ont rien à foutre. Ils attrapent la prothèse et la balance sur l'un des garages. C'est Mok qui doit aller me la récupérer.

Darko : Mok – je trouve que tes cicatrices sont belles.

Mok : Elles ne sont pas belles, elles sont moches.

Darko : Nan Mok, elles sont vraiment...

Mok : T'arrête TOUT DE SUITE de dire ça.

Darko : Okay okay...

Mok : Elles ne sont pas belles. Elles sont moches.

Tu dis plus jamais ça...

Elles sont tout ce qu'il y a de plus moche. Compris ?

Darko : Oui, okay...

On s'assoit. Devant nous, il y a un chien borgne accroupi, avec des croutes affreuses, et qui se lèche les couilles. En haut sur le toit j'aperçois Ulrike. Est-ce qu'elle me voit ? Quand je vois Ulrike, bizarrement, faut toujours que je me demande à qui c'est la faute.

C'est pas la faute des gens. Je veux dire, sans la méfiance on peut pas survivre ici. Et comment faire avec cette méfiance pour s'ouvrir aux autres ?

Elle fait signe Ulrike ou qu'est-ce qu'elle fabrique ?

Mok : Putain c'est pas de la blague avec Meese. Tu comprends ?

Darko : Nan, nan c'est sûr Mok.

Mok : Ou alors tu crois que c'est de la blague ?

Darko : Nan bien sûr que non Mok. Mais...

Mok : Mais quoi ?

Darko : Je veux juste dire...

Ça fait des mois qu'elle guette Meese avec des jumelles d'enfant, en portant une tenue de safari digne des feuilletons télé des années quatre-vingt. Elle a même un casque colonial. Son regard maintenant c'est de la colère en béton.

Tout de suite je dis :

Darko : Nan bien sûr que je te prends au sérieux. D'abord Meese, puis partir d'ici.

Mok : Direction les étoiles.

Darko : Direction la mer.

Mok : La mer si bleue, si bleue.

Ulrike fait toujours signe. Je la regarde là-haut et je me dis maintenant : mais si c'est pas la faute des gens, alors bon dieu, c'est la faute à qui ? Il faut bien que ce soit la faute à quelqu'un, non ? Tout ça ici sans raison ? Je préfère ne pas y penser.

Policier : Pourquoi AU NOM DU CIEL vous avez fait ça.

Homme : Mec – t'as vu comme elle était moche. Et maintenant lâchez-moi bande de salauds.

Je regarde Ulrike là-haut et je me dis : ah elle se cache bien – la raison. La faute à la cité alors ? À la politique ? C'est pas la faute des gens. L'ours du zoo non plus, c'est pas sa faute. Qu'il soit intelligent ou bête. Qu'il soit travailleur ou paresseux. Qu'il soit introverti ou agressif – il n'a pas d'autre choix que de devenir complètement fou. Et à quoi lui sert l'espoir ? D'un point de vue réaliste sur les choses, l'espoir, dans une situation pareille, n'est plus qu'un prolongement de la douleur.

Isolé. Bizarre. Violent.

La faute aux gardiens alors. Au zoo ? Aux cages ? Aux visiteurs ?

Tout tourne en rond. Il doit bien y avoir une raison à tout ça... Je m'imagine un super méchant qui frotte ses doigts secs en murmurant :

Super méchant : Oui maintenant ils sont à la recherche de la raison. Mon plan fonctionne (*rire diabolique*).

Mok donne un coup de pied au chien. Il ne couine même pas.

Pour la première fois depuis que je la connais, il me vient à l'esprit qu'il faudrait peut-être que je me mette à l'aider. Sous cette dure carapace de colère, une créature de dix-neuf ans, maigre et pleine de cicatrices. Fichue de la tête aux pieds. Je cherche dans ma mémoire. Comment on fait au fait avec la consolation, tout ça ? J'ai failli lui raconter pourquoi c'est si important pour moi les étoiles. Ça l'aurait certainement consolée.

Je la regarde avec tristesse et je me dis :

Mais comment faire pour t'aider ? Je suis qu'un. Moins qu'un.

Comme si elle avait lu dans mes pensées, elle dit...

Mok : Il suffit que tu sois là. Ça suffit.

Si tu n'es plus là, alors tout est perdu.

Elle me prend la canette de la main et en boit un bon coup.

Ulrike veut me montrer quelque chose. Elle tripote son pull.

Quelque chose sur sa veste. Hein ? C'est une bouteille ? Elle fait signe ?

Elle me fait signe de venir ? Qu'est-ce qu'elle me veut ?

Et puis Mok dit :

Mok : On est fait l'un pour l'autre. Je le sens.

Et :

Mok : On peut arriver à tout.

Si on est solidaire.

Elle le dit avec une telle détermination et elle me regarde comme si dix soleils se levaient pour moi. Comme si on me remplissait d'eau chaude. J'ai l'impression qu'on peut survivre à

tout. Tout sera bien. Nous sommes bons. Nous guérissons ce monde. Il y a une sortie. Un peu d'espoir. C'est pas beaucoup, c'est peu. Espérer n'est pas interdit. Espérer ne peut pas faire de mal. J'ai le sentiment que je peux à nouveau espérer.

Mok est heureuse et dit :

Mok : Tes yeux.

Ulrike fait signe. Je lui réponds d'un signe. Je la regarde en riant. Je suis si heureux. Et alors Ulrike saute du toit.

Silence un peu plus long

Tocotronic :

« **Ich möchte irgendwas für dich sein** »

Ich möchte irgendwas für dich sein

Am Ende bin ich nur ich selbst.¹

Le soir je vois la tête d'Elia apparaître derrière le mur. Les cheveux clairsemés. Le regard qui louche. Tout est comme d'habitude. Derrière Elia, les enfants des fachos se moquent déjà de lui.

Darko : Elia – Ulrike est morte.

Elia se tait.

Darko : Oui.

Je ne parle pas des étoiles à Elia. Je ne lui parle pas du jour où les étoiles sont si brillantes. Je ne lui parle pas de la Norvège et de sa mer bleue. Je ne lui raconte pas qu'il doit partir d'ici. Je ne lui parle pas de l'ours brun du zoo et de notre fuite.

Elia : Darko ?

¹ Je voudrais être quelque chose pour toi / Après tout je ne suis que moi-même.

Darko : Oui ?

Il a un regard de grenouille. Crépite. Siffle. Bouillonne.

Elia : Il doit bien y avoir une raison à tout ça ici non ?

Je lui passe la bouteille et je dis :

Darko : Non.

Maintenant il n'y a plus que Mok et moi.

8 – Chez maman (où c'est toujours mieux)

Mok : Oh mon Dieu

Darko : Oui...

Mok : Merde.

Darko : Oui...

Mok : Là j'comprends des trucs...

Darko : Oui... Je peux comprendre que si tu...

Mok : Nan, viens ici.

Mok me prend dans ses bras. On est en décembre. Ça fait déjà longtemps que je n'attends plus le ciel avec les étoiles brillantes. Fini. On était chez ma mère. Il fait si froid si froid. On est sur le terrain de jeu de l'immeuble et autour de nous la neige est en train de fondre.

Mok : Est-ce qu'elle était...

Silence.

Je sais ce qu'elle veut demander. La seule question possible après tout ça. Tout le reste était assez évident.

Darko : Si elle était enceinte ?

Silence

Oui...

Je pleure. Comme je pleure. Puis je ris. Parce que je peux pleurer. Je pleure et je danse. Je suis heureux. Hé Mok. J'y suis arrivé. Nan, c'est toi qui y est arrivée.

Mok : Oh putain. Viens.

Mok me prend de nouveau dans ses bras. Et encore et encore. Et maintenant j'embrasse Mok sur la bouche et elle se laisse faire. Mais elle ne m'embrasse pas en retour.

Mok : Et là-bas ?

Elle pointe la petite butte près de la haie près du bâtiment K.

Je ne dis rien. Elle peut s'imaginer.

À la télé ils montrent toujours des gens qui font des trucs comme ça. Tuer des bébés et les enterrer. Et ils disent dans ces émissions – et les gens qui les regardent se disent – les gens qui font ça, c'est vraiment des abrutis.

Mais moi je ne suis pas un abruti. Je suis un drôle d'oiseau, je suis cassant. Et je souffre. Et il n'y a pas un jour où je n'en souffre pas. Je veux oublier. Je n'irais pas jusqu'à dire que je suis une victime, mais parfois je ne sais pas exactement si c'est de ma faute.

Foutre le camp, ça ne suffit pas – oublier, Mok.

Parfois je la vois, comme elle titube sur le balcon – ma mère. Et puis j' imagine comme si je l'appelais. Ça va assez bien. Elle est si engourdie et muette à cause de l'alcool qu'une vraie conversation se passerait sans doute comme ça :

Darko : Salut maman.

Alors je t'appelle juste pour te raconter...

Je peux plus supporter tout ça...

Tu comprends ?

Elle dirait :

Maman : Oui

Darko : Tu as lu ma lettre ?

Elle dirait :

Maman : Non

Darko : Je peux... Je peux... Je sais vraiment pas... Ce que je dois... dire encore...

Je veux juste oublier tout ça.

Elle dirait :

Maman : Oui.

Darko : Je veux juste t'oublier.

Elle dirait :

Maman : Oui.

Darko : Ça n'ira jamais.

...

Je veux juste t'oublier – et ça n'ira jamais. J'ai rien d'autre à te dire...

Je l'ai déjà eue plusieurs fois cette conversation... Ça se déroulerait comme ça. Exactement comme ça. J'ai besoin de rien faire... Exactement comme ça...

Je me dis, maintenant je vais raconter à Mok, ce que ça veut dire pour moi les étoiles, et tout ça... Ça va sûrement la consoler. Maintenant c'est bien, c'est le bon moment. Au lieu de ça, Mok passe sa main dans mes cheveux et c'est moi qu'elle console. Je pleure encore un petit peu et je dis :

Darko : Il ne faudrait pas que mon père sache pour toute cette merde.

Elle me regarde et dit :

Mok : Oh.

Silence.

Faut qu'on s'en aille.

Darko : Oui...

Mok : Non : vraiment. Je veux dire vraiment. Faut qu'on se tire d'ici.

Je ne dis rien. Depuis que j'ai parlé de la Norvège à Mok, bien souvent je suis allé me poster à la frontière de la cité et j'ai regardé au-dehors comme si là, devant moi, s'étendait un lac de flammes. Devant moi : rien que de la peur. Derrière moi : le regard embrasse un gentil monde géométrique où mille mains me tendent des bouteilles. Ça n'avait plus rien à voir avec notre jeu.

Mok : Meese et on dégage d'ici.

Ouf – là je suis soulagé.

Je dis :

Darko : Je t'aime.

Et je me dis : maintenant tout va bien se passer. Nous deux, Mok. Hein ? Nous deux ici. Sans l'autre : rien du tout. Naufrage. Chaos. Tempête. Océan.

Mais comme ça. À deux.

On peut arriver à tout.

Si on est solidaire.

Hé Mok

Nous deux.

9 – Boire

Puis Meese a glissé en sortant de la douche. Chez lui. Tout simplement. Sans flonflon, sans préavis, sans théâtre, sobrement. Comme tout ici. Il s'est cassé les côtes, toutes, de haut en bas, et ne pouvait plus bouger. Il est resté par terre, chez lui, pendant un bon bout de temps et il est mort de soif.

À même pas 50 centimètres de son robinet en chrome doré à déclencheur automatique et mélangeur cruciforme qui, à chaque fois qu'il tentait de bouger en gémissant, faisait couler un jet d'eau fraîche, abondante et pétillante.

Sa femme était en rééducation. Il pouvait pas appeler.

Et qui est-ce que ça aurait intéressé.

Comme une hyène, Mok s'est mise à rôder autour de son immeuble, parce qu'il n'était plus sorti plus depuis des jours.

Elle a pleuré et ri – pendant des jours.

Je crois qu'elle a vraiment compris quand ils ont reloué l'appartement.

Il était loin, déjà emporté dans son cercueil, avant qu'elle ne réalise qu'il n'était plus là.

Tout simplement – libérée.

Mok – vide

Mais libérée.

Soulagée – comme on dit.

Et moi...

Je m'enterre tout au fond, tout au fond.

Lentement

En passant devant la barre d'immeubles, puis par derrière, en direction des buanderies. Avec cinq-six bouteilles. Tout au fond, tout au fond de la cité. Le bâtiment G est complètement désert. Je rentre dedans. Tout au fond. Poussière de béton. Moisi. Installations sanitaires fracassées. Chaufferies inutilisées. Crasse, nausée, humidité.

Silence

Et dehors la peau de Mok avec les larmes de Mok.

Et la bouche de Mok et

La voix de Mok qui m'appelle

Gêné

La peau de Mok qui a l'odeur de – je sais pas – des fleurs ou... comment je dois dire... La peau de Mok que je désire tellement, tellement que j'ai l'impression de devenir fou.

Là dehors.

Et moi ici dedans.

Avec cinq-six bouteilles.

Et

La crasse, la nausée, l'humidité.

10 – Tes yeux

Genre trois ou quatre semaines plus tard elle est venue encore une fois chez moi.

Une nuit entière elle m'a regardé avec plein de questions dans les yeux.

Je n'ai même pas pu dire un mot,

Même pas pu dire un mot.

Même pas pu dire un mot.

Elle est blottie là, toute petite, toute amochée.

Elle vient vers moi, tout près et dit :

Mok : Oui...

Et elle me regarde

Droit dans les yeux

– Elle n'avait rien emporté avec elle. Des choses qui lui sont importantes. Elle n'avait même pas quelque chose de chaud sur elle, ça avait l'air de ne rien lui faire du tout – et elle avait l'air si triste, si infiniment petite et triste...

Elle me regarde et dit

Mok : Tes yeux

Et puis elle m'a embrassé sur les yeux.

Sur mes paupières fermées.

Et puis voilà.

11 – On n'est pas en Afrique ici

Tocotronic

Es ist egal, aber

So will ichs doch nicht haben²

(Partie lente)

Je fais ce rêve :

Elle est là et pleure.

Son visage dit :

« Quel monde. Quel monde. »

Et je me dis : laisse-moi te consoler,

Mais je dis –

Je ne peux rien faire contre –

En fait je veux que ce soit différent :

Darko : Hé viens maintenant, te laisse pas aller.

Et puis elle me regarde un instant

Et puis se jette du toit.

Le toit d'où j'ai déjà envoyé Ulrike.

Et dans mon rêve ensuite elle tombe.

En bas. Plus bas plus bas plus bas. Ça ne s'arrête plus jamais.

Et juste avant qu'elle ne soit arrivée en bas

Et juste avant que ne s'étende un lac, toute une mer,

Une mer rouge – en bas –

Non en fait même encore après, et bien que je sache que ce n'est pas possible –

J'ai un temps infini pour espérer

J'espère qu'elle va s'en sortir. Je l'espère.

Et je dévale les escaliers vers toi.

² Ça m'est égal mais / Je ne veux pas ça non plus

Et tu respires encore. Et je prends ta tête.

Comme dans un de ces films de merde, je prends ta tête et je te dis.

Darko : Est-ce que c'est interdit. Est-ce que c'est interdit d'espérer ?

Et tu dis :

Mok : Nan, mais ça ne sert plus à rien.

Et je crie :

Darko :

Ici on est en Allemagne, Mok.

On n'est pourtant pas en Afrique, pas en Amérique du sud –

Ici on est en Allemagne.

En Allemagne, putain de merde.

Et j'arrête pas de crier des trucs comme ça.

12 – Les étoiles

Je m'allonge sur la petite bute sur la pelouse près du bâtiment K.

Des questions me torturent :

Est-ce que c'est la faute des animaux ?

Est-ce que c'est la faute des gardiens ?

Est-ce que c'est la faute du zoo ?

À qui la faute ?

J'avale une gorgée énorme.

Une gorgée de 15 secondes.

Je n'irais pas jusqu'à dire que je suis une victime mais parfois je ne sais pas exactement si c'est ma faute.

Je regarde en haut dans le ciel.

Il n'y a rien là-haut.

Alors je ferme les yeux

Je ferme les paupières

et *tout* est noir.

Je crois que les étoiles n'existent que dans les contes.

Tocotronic :
« Explosionen »

Kannst du vor deinen Augen, die Explosionen sehen
Ein Feuerwerk in der Nacht

Kannst du in den Pfützen die Wolkenfetzen sehen
Spiegel in der Innenstadt

Kannst du in den Bäumen die Tonbandfetzen sehen
Wer hat sie dort hingbracht

Alles gehört dir, eine Welt aus Papier
Alles explodiert – kein Wille triumphiert³

³ Peux-tu voir devant toi les explosions

Un feu d'artifice dans la nuit

Peux-tu voir dans les flaques les lambeaux de nuage

Des miroirs en centre-ville

Peux-tu voir dans les arbres les bouts de bande magnétique

Qui les a apportés là

Tout t'appartient, un monde de papier

Tout explose – aucune volonté ne triomphe